

# EX SITE

---

N.13

NOUVELLES DE L'ART ACTUEL  
ÉTÉ 2012

# EDITO

Ex-situ,  
Journal étudiant

Un numéro 13 pour ce numéro de fin d'année et de fin d'époque.

Depuis six ans, Ex-situ s'efforce de parler de l'actualité de l'art contemporain dans la région, au rythme effréné de deux numéros par an. Journal étudiant et gratuit, nous avons tenté de construire des ponts entre université et monde de l'art, entre université et beaux-arts, autour d'une volonté de dire, de critiquer, et de partager.

Aujourd'hui, confiant dans ce numéro porte bonheur, nous faisons appel à nos lecteurs, parce qu'une page se tourne pour Ex-situ et pour vos dévoués rédacteurs qui arrivent à la fin de leurs études. Alors nous attendons les étudiants qui s'engageront pour continuer de faire vivre cette aventure. Et, en vous attendant pour la suite, c'est le cinéma qui est à l'honneur en ce numéro d'été.

A.M.

# SOMMAIRE

---

Cinéma / depuis et après Cannes	.2
---------------------------------	----

---

La Traverse, Marseille Manuela Marques, Aparté	.6
---	----

---

Galerie LAME, Marseille Regards croisés sur la Méditerranée	.7
--	----

---

Galerie des Grands Bains Douches de la Plaine, Marseille «A force de regarder au lieu de voir»	.8
---	----

---

Un œil sur / Le Centre d'Art du Château La Coste.	.10
--	-----

---

Quelle place pour l'art contemporain en 2013 ? Entretien avec Denis Caget	.12
--	-----

---

[Retour sur] un colloque : « l'art contemporain, une industrie culturelle? »	.16
---	-----

---

2ème édition du Festival International du Livre d'Art et du Film - FILAF - Perpignan	.20
---	-----

---

Vers les lieux	.20
-------------------	-----

---

### Les limos et l'officiel

Descendre à Cannes en prenant le train de nuit, c'est déjà avoir la possibilité de se réveiller devant un écran : celui, transparent, derrière lequel le soleil se lève et éclabousse de rouge les falaises émergeant des eaux bleus de la Méditerranée. On a suffisamment parlé des relations entre le 7ème Art et les déplacements ferroviaires. Mais une fois à Cannes, le petit train qui longe la Croisette est monté sur pneu. Ce sont les voitures noires et luisantes du festival qui font pulser pour quelques jours, silencieusement, ce cœur de la cinéphilie mondiale. Et il faut rentrer dans les salles pour savoir ce qui se passe derrière leurs vitres fumées, puisque les voitures de luxe sont à l'honneur dans cette édition du festival de Cannes.

Dans *Cosmopolis* de Cronenberg, par exemple : le film, adapté du livre éponyme de l'auteur américain DeLillo, se passe en effet intégralement à l'intérieur d'une limousine – « limo », selon l'expression même du réalisateur. La voiture joue son rôle d'écran ambulancier dont ne sort pas le personnage joué par Robert Pattinson, magna de la finance dirigeant le monde de l'offre et de la demande. Le film contemporain (tiré du livre prophétique de DeLillo) montre comment le dialogue et la capacité à être chez soi partout, même en mouvement, peuvent permettre de diriger le monde.

Le diriger – ou le transmettre. C'est en tout cas la thèse de *On the Road*, puisque seule la vadrouille auto-stoppeuse à travers les grands espaces américains semble

permettre au personnage principal, aspirant écrivain, d'écrire son époque. Mais l'adaptation du livre de Kerouac a beau avoir trouvé en Walter Salles l'idéal amoureux de road movies – puisqu'il s'était déjà essayé au genre avec *Carnet de Voyage* en 2004 ou *Central do Brasil* en 1998 –, le réalisateur ne parvient à insuffler au film qu'une nostalgie post-adolescente quelque peu simplette, sans rendre justice à l'enthousiasme littéraire, révolutionnaire, vivifiant et complexe de la Beat Generation. Le réalisateur brésilien s'est adapté sans réelle nuance à toutes les errances (bus, moto, stop ou voiture) existentialistes de ses personnages, partis à la découverte de leur nature profonde : qu'il s'agisse d'Ernesto Guevara se découvrant Che révolutionnaire sur les routes de la Bolivie ; de Josué partant à la recherche de sa famille dans le sertão brésilien ; ou de Sal finissant enfin par se mettre à écrire, trouvant (comme Proust dont La Recherche traverse pesamment le film), son sujet. Il n'y a cependant pas que des mauvais côtés à ce film qui donne nostalgiquement envie de parcourir les grands espaces américains des années 50, et d'en redécouvrir les enflammés et désespérés écrivains qui en furent les témoins. Le brio des envolées de caméra laisse pantois, même si la maestria paraît parfois vaine. Et puis l'œuvre filmique se permet tout de même de réfléchir sur son rapport à l'écriture : s'ouvrant sur un écran noir et une chanson à capela, le film se clôt sur les derniers mots que Kerouac a écrit sur le fameux rouleau où il a rédigé *On The Road* d'un seul paragraphe. De l'oral à l'écrit, de l'absence d'image à l'image de l'écriture, avec au milieu la vie – le mouvement, la route.

## L'Amérique du Sud en lenteur et en politique

Ces films motorisés font cependant partie du côté sélectif de la Croisette – que votre humble serviteur non accrédité préfère aller voir en métro à Paris, histoire d'être autorisée à entrer dans la salle. Cannes a beau être un festival gratuit, il vaut en effet mieux avoir joué dans un film pour pouvoir entrer dans le Palais des Festival en foulant le prestigieux tapis rouge. Le simple péquin reste au bas des marches, où il ne s'agit pourtant pas de négliger de réserver la place de son escabeau. À moins qu'il ne se contente de regarder la retransmission de la cérémonie, en s'intéressant vaguement au palmarès d'une année bien peu surprenante... Heureusement que Cannes Cinéphiles propose, dans des salles moins centrales et moins courues, des programmations tout à fait passionnantes, depuis la Quinzaine des Réaliateurs à la Semaine de la Critique, en passant par la programmation de l'Acid, du festival des Antipodes ou Visions Sociales. Des films issus d'horizons extrêmement différents, qu'il s'agisse de géographie, de culture, de style ou de propos.

On peut par exemple voir cinq jeunes délinquants argentins de *Los Salvajes* errant (à pied) dans des plaines désertiques, tuant tout ce qui sur leur passage menace leur survie, et devenant peu-à-peu aussi violemment proche de la nature qu'ils le sont naturellement de la violence. La musique des deux frères Chotsourian – électro assourdie et grésillante sur fond de samples entêtants – procure au film une mystérieuse et sombre atmosphère.

Elle soutient l'oppression que la proximité des corps et leur enfermement dans l'absence de profondeur de champ produit à l'image. Pourtant, la caméra de Julián Apezteguia, glissant avec grâce et lenteur sur l'espace de végétaux hostiles, a autant de mérite à borner dans un paysage l'exiguïté d'une perspective, qu'à libérer pour le temps d'une séquence un corps ondulant sous l'eau avec grâce. Le réalisateur Alejandro Fardel réussit là un magistral premier film, soutenu avec brio par des comédiens non-professionnels (à l'exception de la très bonne Sofía Brito), récupérés aux abords de Buenos Aires lors d'un casting géant.

Argentin lui aussi, mais s'intéressant à la période de la dictature, *Infancia Clandestina* de Benjamin Ávila (Quinzaine des Réaliateurs) a reçu une « standing ovation » d'une bonne quinzaine de minutes. Basé sur l'enfance du réalisateur – qui avait du mal à retenir ses larmes au milieu de l'enthousiasme de la salle, la suscitant ainsi d'autant plus –, le film raconte, du point de vue d'un enfant d'une douzaine d'années, le quotidien d'une famille de révolutionnaires ayant choisi de risquer leur vie contre le régime militaire (le sujet est dans l'actualité : on peut lire le récemment paru *Mapuche* de Caryl Férey, roman policier lui aussi situé sous la dictature). Relativement classique au niveau de la narration (l'histoire d'amour entre le gamin et une jeune camarade d'école est tout de même curieuse vu l'âge des protagonistes), et quelque peu plombant lors des scènes émotionnelles (au ralenti), le film peut faire penser à une copie rajunie d'*A bout de course* de Sidney Lumett, *River Phoenix* malheureusement en moins. *Infancia Clandestina* bénéficie cependant

d'une certaine inventivité graphique : les rêves, fantasmes et souvenirs lointains de l'enfant sont en effet présentés en animation, dans un saccadé habilement impressionniste. Et surtout, certains dialogues, notamment ceux mettant en scène l'oncle Beto (Ernesto Alterio) sont de vrais pépites : depuis la gouaille rageuse dans ses échanges sur la conception de la vie que doit mener un révolutionnaire (profiter de la vie tant qu'elle est là), jusqu'à ses délicats conseils à son neveu quant à la façon de savourer les filles (comme des cacahouètes au chocolat). Dommage que, pour le coup, la musique y soit aussi prégnante...

Une autre co-production latino-américaine devrait attirer les regards : le premier film de Júlia Murat, *Historias que só existem quando lembradas* (ce qui signifie, en portugais du Brésil : « les histoires n'existent que lorsqu'on s'en souvient »). Dans un village où seuls des vieux semblent vivre immuablement une vie réglée à la seconde près : chaque matin, Madalena (magnifique Sonia Guedes) se lève avant l'aurore pour faire ses petits pains, les porte en suivant la voie de chemin de fer jusqu'au village, pour les déposer sur les étagères d'Antonio, qui les enlève dans un ballet taquin afin qu'elle les remette, puis tout deux vont s'asseoir pour boire le café en répétant sur la météo la même chose que la veille. L'histoire – le conte – manque cruellement d'élément déclencheur. En fait de déclencheur, ce sera celui d'un appareil photo : la jeune Rita entreprend en effet de venir photographier le village et ses habitants, s'introduisant progressivement dans cette routine si bien rodée, en la perturbant évidemment quelque peu. Les habitants redécouvrent leurs visages, se souviennent de photos passées, et vont jusqu'à ressortir le phonographe afin d'organiser un bal. Danse partagée, mais hors du temps, en réponse

à celle solitaire et contemporaine de Rita écoutant Franz Ferdinand avec ses écouteurs au milieu d'une nuit noire. La jeune fille enquête, se demande pourquoi personne ne semble être mort depuis quarante ans, et dans des plans fixes à la composition et à la lumière très travaillées, dévoile à l'écran la beauté des lieux et des visages. Des gestes ancestraux, les sons et les couleurs de la nature se révèlent avec la lenteur douce d'une photographie dans son bain de développement.

### Aux antipodes : films australiens

Film très théâtral – d'ailleurs adapté d'une pièce – *Face to face* de Michael Rymer se veut méthodique et pédagogique : il s'agit de montrer une façon de résoudre les conflits qui se base sur la réunion des protagonistes, les échanges et les confessions qui s'ensuivent. Le coupable, un jeune homme aux violents accès de colère, emboutit la voiture de son patron après que celui-ci l'a viré. Au fur et à mesure, il apparaît que sa colère, aussi disproportionnée soit-elle, connaît de multiples explications – psychologiques, traumatiques, sociales – faisant intervenir toutes les personnes présentes. L'histoire initiale se déplie en de complexes ramifications, puisant dans un passé lointain où la situation immédiate, allant chercher du côté des frasques sexuelles du patron, du sentiment d'injustice de ses employés, d'un père violent... Ces histoires qui ne paraissent pas avoir de lien entre elle, par les réactions qu'elles produisent chez les personnages en s'adaptant à leur caractère, sont finalement toutes imbriquées. Et au milieu de ce déballage parfois sentimentalo-simpliste – mais toujours issu d'une bonne volonté de transparence de la part des personnages – le modérateur

relance le jeu, calme les esprits, rappelle chacun au rôle qu'il a accepté de jouer. Si un accord à l'amiable est trouvé, engageant chacun des présents à faire évoluer son comportement de manière à ce que la roue se mette de nouveau à tourner, le coupable initial échappera à un séjour en prison qui le transformerait probablement en criminel endurci. On croit à la rédemption, en somme, si les possibilités sont réunies pour que le repentir puisse s'exercer concrètement et selon un accord convenu. Et ce n'est pas seulement le coupable qui doit promettre de s'amender. Le film repose en effet sur le ressort comique de la répétition et de la révélation des côtés obscurs des personnages en présence : et en douze jours de tournage, quasiment en huis clos puisqu'à part quelques rares flash-back tout se passe dans la salle dont les protagonistes sont tenus de ne pas sortir, on peut penser que l'activité laborieuse a eu son effet sur les alternances de tension-rigolade qui se propagent aussi aux spectateurs. Le prochain film du réalisateur devrait parler d'un joueur de foot australien... travesti. À suivre.

### Et pour finir...

Ce ne fut pas le film de clôture du festival, mais *The End* porte cependant fort bien le titre de la longue, déstructurée et provocatrice chanson des Doors. Produit dans un Maroc dont la censure n'a pourtant pas tendance à laisser passer ce genre de film, il a été réalisé par un autodidacte néophyte, Hicham Lasri, auquel sa productrice envisage de laisser carte blanche pour son film suivant. Audacieux, au vu du style surréaliste de ce film en noir et blanc, qui commence par une image inversée du monde... Il faut dire que le sujet

se prête à toutes les inversions : l'histoire a lieu à Casablanca, pendant les quelques jours précédant la mort du roi du Maroc, Hassan II ; elle montre les frontières troubles entre pouvoir et torture, entre propagande et oppression ; elle se base sur l'expectative, cet état de non-lieu qui caractérise le passage d'un ordre à un autre. Le personnage principal, Mikha, squelettique et immense, n'en a pourtant pas grand chose à faire de cet état politique : perdu, alcoolique, drogué (la première scène le montre assis sur des chiottes au-dessus d'une cheminée immense où la police brûle le hashish – il disparaît dans la fumée), il n'a que l'obsession de s'enfuir avec Rita, que des chaînes entravent. Chaînes réelles qui cliquettent tout au long du film, et chaînes protectrices de ses « frères », quatuor de Pieds Nickelés braquant au gré de leurs envies les petits commerçants de la ville. Mikha n'aura de cesse de tenter de s'intégrer à ce groupe en marge de la légalité, à la frontière de la folie, prêt à supporter pour cela tous les bizutages. Prêt aussi à passer outre l'emprise protectrice du chef de la police, Daoud, le « dogue du pouvoir ». Personnage ambiguë, capable de débrancher son sonotone pour ne pas entendre les hurlements de celui qu'il torture, comme de maintenir en vie une femme que la paralysie tient aussi enchaînée que Rita. La caméra virevolte tandis que l'intrigue se noue, s'enroulant autour des personnages, montrant des images qui regorgent de trouvailles visuelles. Les plans sont longs et le rythme est rapide, comme si le spectateur se retrouve dans un entre-deux de la temporalité, confronté à un monde poétique et violent, stylisé et réel, drôle et tragique ; complexe.

[ jusqu'au ] 23 / 06 / 2012  
La Traverse, Marseille  
Manuela Marques, Aparté

Les portraits, de dos

**La traverse expose les photographies de Manuela Marques sous le nom bien choisi d' *Aparté*. Il y a en effet comme un sentiment de parole inaudible, de parole soupçonnée, dans les images de Manuela Marques, et, surtout, dans ses portraits. Le sujet ne parle pas au regardeur, car l'image contient et retient la parole : face à ces photographies, nous sommes témoins du repli d'une parole à l'intérieur du plan de l'image.**

Aparté renvoie à ce sentiment d'exclusion propre aux portraits de Manuela Marques : le sujet parle de lui, mais pas à nous. Aparté, ce titre nous attire dans le monde de la parole, dans la métaphore du silence, qui s'applique si bien et si intuitivement à ces photographies. Et c'est pour cela que ces portraits sont éminemment réussis, car ils imposent cette évidence: une œuvre donne à voir avant de donner à parler. Alors cela fait du bien de voir une artiste qui fait confiance à l'œil, quand le monde de l'art fait aujourd'hui la part belle aux œuvres-récits, aux rébus, lorsque artiste et public, incapables de voir, se réfugient d'un commun accord dans le jeu d'idées.

Le portrait d'une femme de trois quart et de dos, le couteau de cantine appuyé sur la nuque, donne à l'œil autant qu'il prend à la parole. La femme fuit l'image, il ne reste qu'une joue trop longue, trop grande, car la photographe cache ce qui fait et anime un visage : la bouche, le nez, les yeux, à peine discerne-t-on les cils, comme pour nous montrer ce qui nous est caché. Marques échappe au piège du signe : ce couteau pourrait être symbol, ainsi projeté au centre de l'image. Mais non, le couteau fait sens avec le reste, il ne se dissocie pas comme un signe mais s'associe au portrait. Couteau sur la nuque, cela ne veut rien dire, et c'est tant mieux.

Pour Christiane Vollaire, dans son très beau texte sur le travail de Manuela Marques, ses photographies « ne nous montrent rien d'autre que l'évidence de ce qu'on ne voit pas, c'est-à-dire le vide qui est au cœur de l'image, l'absence dont elle porte la trace. » La phrase est belle, mais elle pourrait nous induire en erreur. Car on voit tout, et ce n'est pas un vide de regard qui est cœur de l'image, c'est la mise en défaut de la parole. C'est au contraire toute la puissance du regard qui est mise en avant par la qualité de la photo : nous voyons du sens qui échappe à la parole. Ce qui se voit, ici, ne peut pas se dire.

Ce travail d'évidement, de mise en défaut du signe, de rejet de la parole, est magistrale dans la femme à la casquette argentée:



la tête baissée, nous ne voyons d'elle que le dessus de cette casquette, et ses épaules. Le corps est décentré, derrière elle, une porte fermée. Ici, la photographie montre tout sauf la femme, mais c'est elle qui est vue. Les couleurs sont sales, même les strass argentés semblent crasseux dans leur brillance. Le corps, déplacé dans le coin de

l'image, nous laisse voir la porte qui renferme notre regard : il n'y a rien derrière l'image, pas de sortie, pas de sucursale, tout est dans le plan de la photographie. Y compris l'aparté : la parole est contenue, repliée, et nous, nous regardons le silence - et il y a tant à y voir.

A.M.

[ jusqu'au ] 30 / 06 / 2012  
Galerie LAME, Marseille  
Regards croisés sur la Méditerranée

En janvier ouvrait la galerie LAME pour Lieux Arts Méditerranée Europe au 81 de la rue Saint-Jacques. Un tel nom sonne comme un défi : construire un corpus d'images qui rendra visible une unité dont l'origine est la Méditerranée, sans tomber dans le piège du cliché vu et digéré de la silhouette de dos debout sur la digue face à la mer. Il faut donc trouver les bonnes photographies, celles qui nourrissent et construisent un corpus visuel de la Méditerranée, et surtout pas ces photographies qui rabâchent un consensus maigre à la sauce immigration + port + richesse visuelle de la pauvreté matérielle. Les très

belles photographies de Pierre-Emmanuel Daumas (collectif Dekadrage) relèvent ce défi et valent à elles seules le détour.

Il y a de belles images accrochées en ce moment sur les murs de la galerie LAME, beaucoup d'images, comme une envie de montrer toute la vivacité et l'ambition de ce projet. Alors nous suivrons avec espoir et intérêt les expositions à venir, parce qu'il y a beaucoup à construire, pour écarter sans ménagement les photographies tiédasses qui prospèrent à Marseille sur le thème politiquement correct de la Méditerranée.

A.M.

[ jusqu'au ] 31/06/2012

Galerie des Grands Bains Douches de la Plaine, Marseille.  
«A force de regarder au lieu de voir»

Le « Desir-Paysage » de Sally Bonn

**« Il n'est pas de paysage sans cet acte esthétique par lequel l'expérience se donne elle-même comme une oeuvre. Le paysage - comme fragment de nature constitué par notre regard - est défini par le point de vue d'où il est envisagé. C'est mon regard qui fait le paysage » Sally Bonn**

C'est avec l'introduction de la perspective en tant qu'outil de représentation de l'espace qu'émerge la notion de paysage. Dans l'Italie du Quattrocento, au XV<sup>e</sup> siècle, apparaissent les premières fresques perspectivistes construites selon les règles de la géométrie. Pour la première fois la représentation picturale du monde se donne à voir depuis le point de vue du spectateur. Initialement utilisée par l'architecture, cette technique s'étend aux arts picturaux. L'espace surgit de la peinture, support plat. Cette révolution dans l'univers de la représentation n'est pas sans conséquence. En introduisant la perception de l'espace, le peintre prend le parti d'un point de vue spécifique. C'est en cela que le paysage émerge; il est la représentation d'un espace limité par le regard. La représentation ne s'inscrit donc plus dans un espace symbolique, hors du temps et de l'espace, mais intègre la subjectivité de l'homme regardant. La

représentation d'un paysage apparaît alors comme le résultat d'un choix, le choix d'un lieu, le lieu du regard.

Le paysage qui nous intéresse ici est visible à la galerie des Grands Bains Douches de la Plaine. Pour la quatrième édition du printemps de l'Art contemporain à Marseille, Art-Cade en association avec le collectif Archiste Paysage a invité Sally Bonn à organiser son exposition annuelle. Philosophe, enseignante à l'Ecole Supérieure des Beaux-arts de Lorraine, elle dirige la revue «Le Salon» en collaboration avec Alain Leduc : une revue qui émane des recherches menées par le centre IDE (Image/Dispositif/Espace)\*. De fait la notion de dispositif est une question centrale dans ses travaux . Son application, ses enjeux, sont conçus comme de véritables outils par lesquels on entre dans une oeuvre. On peut le penser comme le cadre non physique qui compose la présentation de l'objet artistique et aide ainsi à voir une oeuvre plus riche. Le dispositif que nous propose cette exposition c'est sans doute le regard que présente la philosophe. Avec ce parti pris, le paysage, son architecture, l'un sans l'autre peut-être, s'offrent à notre regard sous une multiplicité d'allures et médiums. Il s'agit, comme nous l'a dit Sally Bonn, de «mettre systématiquement en relation des points de vues,

dans tous types d'espaces .Qu'ils soient mental, intellectuel, sensitif ou encore sensible, nous affrontons des modes de regard». Faire cohabiter -par cela- faire communiquer des oeuvres, c'est offrir au spectateur un regard fécond. Les travaux raisonnent les uns avec les autres en cette unité sous laquelle ils nous sont offerts : le questionnement du paysage. Le regard, sa détermination, le choix qu'il implique sont ainsi les notions fondamentales mobilisées par cette exposition.

Arthur Aillaud, Ariane Michel, Eric Watier ,Joan Ayrton, Leïla Brett, Anne-Valérie Gasc, François Génot, Elodie Huet, Akira Kugimachi, Jean Jacques Dumont, Vincent Ganivet, Mathias Poisson, Sébastien Rinckel sont les artistes choisis pour cette exposition. Leur oeuvres sont toutes plus singulières les unes que les autres, présentant des travaux aux allures différentes . C'est cette variété que revendique Sally Bonn et si le paysage est une pluralité unie par le regard, alors cette exposition se veut être elle-même paysage, le paysage d'une idée. Un amas de flyers organise une coherence chromatique en son sein (Elodie Huet), la projection filmographique de paysages intacts, sauvages et tapageurs (Arianne michel), ou au contraire la modulation de l'espace extérieur de la galerie à travers l'oeuvre de l'architecte Sebastien Rinckel. Se retrou-

ver face à une oeuvre de Francois Génot, c'est accepter que jaillisse l'exotique luxuriance d'un ailleurs, la maquette parcellaire d'un autre monde. Cet objet devient un paysage, porté par la complexité de son architectonique singulière. Il ne s'agit alors pas seulement de contempler des créations mais de percer l'unité qui maintient ces oeuvres ensemble. Et si cette unité n'est pas visible, c'est que le mystère de la cohérence réside dans l'esprit du regardant. Ici il s'agit alors de sublimer le ciment d'une idée à travers les matériaux qui nous sont donné à voir. La démarche de ce commissariat est audacieuse par l'approche qu'elle propose : l'art se proposant de supporter la visibilité d'une idée ou d'un concept. L'intérêt de cette présentation éclate donc dans l'idée qu'elle démarche, et il est intéressant d'assister à ce type de présentation qui peut, en un sens, se voir comme la composition d'une oeuvre. La question qui s'impose est alors la suivante : l'exposition porte-elle les artistes ou légitime-elle la justification plastique d'une idée philosophique? Ces deux approches ne s'excluent cependant pas l'une l'autre. Le titre de l'exposition semble alors répercuter cette ambiguïté «A force de regarder au lieu de voir» nous glisse Albert Camus, moqueur.

M.T.

\* Rendez-vous sur le site internet : <http://revuelesalon.posterous.com/>

## Un oeil sur / Le Centre d'Art du Château La Coste.

**Le Centre d'Art du Château La Coste a ouvert ses portes au public depuis maintenant un peu plus d'un an. Le projet s'est mis en place depuis 2004, quand le domaine a changé de propriétaire, et qu'est née l'idée d'un projet liant arts, architecture et vin.**

L'ambitieux parcours d'art à travers les vignes s'est développé petit à petit jusqu'à aboutir aujourd'hui à un impressionnant rassemblement d'artistes de renommée internationale : Tadao Ando, Louise Bourgeois, Alexander Calder, Frank O. Gehry, Liam Gillick, Andy Goldsworthy, Tatsuo Miyajima, Jean Nouvel, Jean Michel Othoniel, Jean Prouvé, Sean Scully, Richard Serra, Tom Shannon, Hiroshi Sugimoto, Franz West... La liste donne le tournis. Reste à savoir si c'est plus qu'une simple accumulation de grands noms...

On est d'emblé accueilli au domaine par une des gigantesques araignées de Louise Bourgeois, dont on connaît bien les silhouettes. Celle-ci se reflète dans un bassin d'eau, où elle évolue, tel un léger hanneton de quelques tonnes. L'architecture du centre d'art a été dessinée par Tadao Ando, et donne le ton : percée de toute part, ouverte à la lumière de

Provence. Le plan du centre se déploie comme une mince épingle à cheveu sur un bassin d'eau. L'atmosphère zen est magnifique, le calme est un luxe qui se goutte sans modération au Château La Coste.

C'est à partir de ce point de départ que l'on peut partir pour une promenade de deux heures à travers les coteaux pour découvrir les œuvres sculpturales et architecturales disséminées à travers les collines boisées. Chaque installation a été pensée en étroite collaboration entre le domaine et les artistes, qui choisissent soigneusement l'emplacement de leurs œuvres. Les artistes s'impliquent dans une réflexion sur le terroir du Puy-Sainte-Réparate, par une utilisation de matériaux locaux : bois de chênes pour Goldworthy, pierres de Rognes pour l'artiste brésilien Tunga... Plus on gravit les coteaux, plus on est intrigué par l'ambiance du lieu. Il ne faut pas penser une visite à La Coste comme à une exposition dans un musée, mais plutôt comme on explorerait un vaste site archéologique, dont le mystère agirait sur nous en posant plus de questions qu'en apportant de réponses. Machu Pichu de Provence, le site ressemble à une ruine

perdue : de nombreuses installations jouent avec une intégration au site qui semble séculaire. La grotte de Goldworthy s'intègre dans un ancien mur. On y descend, un peu effrayé, pour y découvrir une borie de bois souterraine, qu'on imagine être le refuge de l'araignée de Bourgeois, ou bien un lieu de culte secret, dont on ignore tout. C'est le pouvoir évocateur qui agit sur nous, en jouant avec des formes chargées symboliquement, mais dont le sens a été vidé. C'est la circulation entre les différentes œuvres qui apportent une cohérence à l'ensemble.

L'œuvre sculpturale de Sean Scully, peintre irlandais, apporte ainsi sa pierre à l'édifice. Quasi exclusivement peintre, il n'existe qu'une seule autre sculpture de l'artiste, réalisée pour l'université de Limerick en Irlande. Au Château La Coste, une impressionnante installation cubique de pierre d'une carrière au Portugal, s'implante dans le coteau et fait face aux vignes. Exacte équivalent de son œuvre picturale, cette sculpture monumentale est composée d'un empilement de pierres dont la dimension cyclopéenne intrigue et fascine. Où est l'entrée ? Sur quelle roche dois-je appuyer pour déclencher un mécanisme qui ouvrirait un passage dans ce sanctuaire ? C'est cette étrangeté impéné-

trable qui fait l'aura de la sculpture, et que l'on retrouve d'une œuvre à l'autre, conférant ainsi à l'ensemble des projets présentés au domaine un caractère commun.

Le pavillon de musique de Frank Gehry clôt la promenade. C'est une des seules œuvres qui n'a pas été originalement conçue pour le site, et elle s'inscrit dans un cadre différent. Renouant avec la tradition des kiosques à musique que l'on peut trouver dans les parcs, cet édifice sert de salle de concert au domaine. Destiné à l'exposition universelle de Londres, le pavillon a ensuite été recréé à l'identique ici. Gehry, habitué au climat californien, conçoit des architectures percées de soleil qui s'adapte parfaitement au ciel du midi. L'artiste a déjà travaillé pour des architectures destinées à accueillir de la musique : l'acoustique de son Millénium Park de Chicago séduit déjà les mélomanes, espérons que ce pavillon soit à la hauteur pour accueillir des concerts sous le mistral de Provence.

Le projet d'art et d'architecture étant voué à continuer à se développer sur le site, reste à voir ce que les prochaines interventions apporteront comme richesse à la collection, le risque de s'éparpiller étant le plus grand écueil à éviter.

E.W.

# Quelle place pour l'art contemporain en 2013 ?

## Entretien avec Denis Caget

**En janvier 2012, Marseille-Provence 2013, l'association fédératrice des événements de la Capitale européenne de la culture, nous dévoilait un premier avant-programme<sup>1</sup>. Et la place de l'art actuel y est belle : ouverture d'un espace qui lui est dédié à la Friche, inauguration du nouveau bâtiment du FRAC, grandes expositions collectives regroupant des artistes de tous les horizons, interventions plus modestes, parcours urbains, expositions monographiques, venue du Centre Pompidou Mobile, commandes publiques... Le programme est chargé, et il est difficile aujourd'hui d'en juger la qualité. Afin d'y voir plus clair et de mieux comprendre les enjeux de 2013 pour l'art contemporain du territoire Marseille-Provence, nous avons rencontré Denis Caget, directeur des expositions chez MP 2013. L'ancien responsable des expositions de Paris Musées a bien voulu nous accorder de son temps pour nous répondre.**

*Pour commencer, pouvez-vous nous parler de la manière selon laquelle la programmation de 2013 a été définie, afin que nous puissions mieux la comprendre?*

**Denis Caget :** La candidature du territoire a porté sur l'association de tous les partenaires potentiels qui se manifestaient pour proposer des projets. Il y a donc eu un appel à projet, et environ 2500 projets ont été proposés à l'association, et étudiés individuellement. Ce principe a eu pour conséquence d'engendrer des déçus puisque seuls 20% ont été retenus. Dans cette sélection, outre la qualité des projets, il a fallu veiller à ce qu'il y ait un équilibre dans le territoire Marseille-Provence en fonction de l'apport de chacun, puisque l'apport global qui fait vivre la Capitale se compose des subventions qui viennent de l'Europe, de l'Etat, de la région, du département, des communes et des communautés de communes. Ensuite, nous avons aussi veillé à un équilibre entre toutes les tendances artistiques, de l'art antique à l'invitation à des artistes contemporains que l'on aide à produire leurs œuvres, en passant par les penchants régionalistes. C'est au milieu de tout cela qu'ont émergé quelques gros projets en art contemporain, que l'on a souhaité présenter dès l'ouverture officielle de l'année. L'un de ces importants projets, « Ici, ailleurs », sera présenté à la Friche, qui est en plein travaux. Il est normal que ce soit la Friche qui l'accueille, car les partenaires sont nombreux à avoir participé à la réhabilitation du lieu, donc il est normal qu'il y ait un retour d'importance dans cet endroit dont la volonté est d'accueillir des artistes et des événements à

caractère contemporain.

*Justement, à la Friche, cette nouvelle Tour-Panorama, accueille en 2013 des événements produits par MP 2013 et par différentes associations. Mais à partir de 2014, que va devenir ce lieu ? Qui en aura la charge, qui en définira la programmation ?*

**D.C. :** Le problème est intéressant, il se pose pour d'autres lieux qui ont été créés ou réhabilités pour l'occasion. En fait, je ne sais pas si quelqu'un sait ! On peut imaginer que les associations qui occupent les espaces de la Friche auront un rôle à jouer et auront de nombreux projets à y présenter. Ce lieu offrira un potentiel très intéressant, mais son exploitation sera onéreuse et y prévoir une programmation dense aura un coût !

*Après l'annulation de l'exposition Albert Camus à Aix-en-Provence, largement commentée dans la presse locale, d'autres projets peuvent-ils encore « tomber à l'eau » à cette heure ?*

**D.C. :** Très peu de projets tomberont à l'eau. Pour l'exposition Camus, il s'agissait de faire travailler ensemble des gens qui ne voulaient pas travailler ensemble, ce qui en faisait un pari intenable. Toutefois j'espère et je pense qu'un projet Camus se fera, mais ce sera un autre projet, une autre approche. Certains projets tomberont, mais d'autres apparaîtront,

qui prendront une forme qui n'est pas encore définie mais certainement intéressante, je crois beaucoup à la capacité des choses à se renouveler.

*Une thématique principale se dégage de la programmation, qui tourne autour du voyage et de la Méditerranée. Ce choix semble pertinent, et logique quand on connaît la ville...*

**D.C. :** Oui, l'Europe est aussi une partie de la Méditerranée, ce qui est un atout formidable, et le choix qui nous est offert est de mettre l'accent sur le sud, sur la volonté de créer un monde unique autour de cette mer. Ce n'est pas un autre monde qui est en face de nous, c'est le même, qui partage la même « baignoire ».

*N'est-il pas gênant pour une capitale européenne que l'axe directeur ne soit pas plus tourné vers l'Europe ?*

**D.C. :** Une partie de l'Europe a les pieds dans la Méditerranée. Puisque l'on doit partager cette mer, tous les pays riverains sont amenés à être en relation. Il faut essayer de se projeter dans l'avenir, est-ce qu'un jour il n'y aura pas, pour des raisons évidentes, une évolution qui fera que le bassin méditerranéen sera une entité ? J'y crois, j'y crois beaucoup. Alors oui, cela peut nous être reproché, pour des raisons de civilisations, politiques... mais un jour, cela tombera. C'est ce qui donne à la Capitale 2013 une grande

richesse, une ouverture, Marseille est un port, tourné vers le sud. Pour cette raison Marseille offre une ouverture plus grande que beaucoup d'autres villes, Marseille est une opportunité fabuleuse, et il faut que la ville puisse saisir cette chance et se projeter au delà en bénéficiant de cet élan.

*Pour Marseille et la région, est ce que la programmation reflète la scène artistique du territoire ?*

**D.C. :** Je dirais plutôt que comme elle paraissait faible avant, on se remet à un bon niveau. Mais oui les artistes locaux sont représentés, une place leur est réservée dans de nombreuses disciplines même si cet éparpillement ne permet pas une visibilité évidente.

*Quel réel impact la Capitale peut-elle avoir sur la scène artistique marseillaise, va-t-elle vraiment apporter quelque chose aux artistes ?*

**D.C. :** Oui, bien sûr, puisqu'ils sont associés à une opération hors d'échelle. C'est une chance de naître ou de re-naître au milieu de ce mouvement. Ils vont bénéficier de lieux nouveaux et réhabilités qui seront mis en valeur par une communication exceptionnelle. On ne sait pas quelle suite sera réservée à ce mouvement mais j'y crois, et les effets engendrés par 2013 ne retomberont pas rapidement. Il y aura une suite, ça n'aura pas la même vitalité ni

la même force car il y aura moins de moyens, mais c'est une chance formidable qui est offerte aux marseillais, et il faut avoir le courage d'assurer la suite, il faut être acteur de cette suite.

*Quelle place est donnée aux jeunes artistes dans tout cela ? Beaucoup d'artistes annoncés sont issus de la génération des années 50-60-70, la priorité a-t-elle été donnée à ceux qui sont déjà connus, qui ont déjà fait leurs preuves sur les scènes nationales et internationales ?*

**D.C. :** Oui, il y a beaucoup de jeunes. Mais peut-être plus dans des manifestations menées par d'autres, moins dans les grosses productions. Les plus importants projets seront de grande qualité avec des artistes dont on sait ce qu'ils sont capables de produire ; il est parfois difficile de se lancer dans des productions avec des artistes inconnus ou méconnus, bien que l'on éprouve toujours le besoin et la curiosité de découvrir de nouveaux talents et d'être surpris par de nouvelles créations auxquelles on doit réserver une place évidente.

*Y a-t-il des projets avec les étudiants des écoles d'art du territoire Marseille-Provence, à part celui de Tadashi Kawamata en Camargue ?*

**D.C. :** Oui il y en a, mais nous ne les suivons pas à la direction des expositions, je ne peux pas vous apporter beaucoup de précisions.



Mais pour les jeunes artistes, il y a aussi les Ateliers de l'EuroMéditerranée, des invitations lancées à des artistes dans des structures économiques vivantes. Il faut toujours qu'il y ait de petites ouvertures pour des artistes du territoire qui sont encore méconnus. Parmi eux il y a aussi beaucoup de photographes.

*Vous parliez des productions des artistes. La part de production dans les expositions est-elle plutôt importante, par rapport à l'utilisation d'œuvres déjà existante ?*

**D.C. :** Oui, elle est très importante. De l'ordre de 80% peut-être, ce qui est énorme. Pour le projet « Ici, ailleurs », il y a trente productions pour quarante artistes de l'exposition. Je pense qu'il y en aura aussi pour des projets que nous ne produisons pas entièrement, comme « Le Pont ».

*Il semble donc que beaucoup d'œuvres seront produites pour 2013. Savez-vous si des budgets acquisition ont été prévus par les différentes institutions et structures du territoire Marseille-Provence, afin de conserver une trace de l'évènement dans les collections ?*

**D.C. :** Non je ne le sais pas réellement, mais il faut l'espérer, car en effet cela représente une opportunité rare et il serait dommage de s'en priver.

[Retour sur] un colloque :  
« l'art contemporain, une industrie culturelle? »,  
16/05/2012.

Printemps de l'art contemporain,  
Chambre de Commerce et de l'Industrie, Marseille.

Pour sa quatrième édition, le Printemps de l'art contemporain de Marseille a réédité l'expérience du colloque de l'année dernière. Ce colloque s'est avéré être un rendez-vous particulièrement instructif et riche en interventions de qualité et en idées sur le lien existant entre le privé et le public en matière de politique culturelle. Pour l'édition 2011, l'intitulé du colloque était : «Les systèmes économiques du monde de l'art – Art/Entreprise.» On avait pu entendre entre autre, la co-fondatrice de SAM Art Project, Sandra Mulliez; Mario Cristiani, co-directeur de la Galleria Continua en Italie; Pascal Yonet, directeur de l'association artistique Vents des forêts; Corinne Brenet, la directrice des Mécènes du sud ou encore l'artiste Anne-Valérie Gasc. Il en était ressorti que les initiatives artistiques en lien avec les entreprises connaissent une réussite impressionnante et qu'il existait un réel désir du monde entrepreneurial de s'investir et de participait à l'aventure de l'art d'aujourd'hui. Le constat était aussi celui du désengagement en

constante progression de l'état et des pouvoirs publics vis-à-vis de la création contemporaine et donc de la nécessité vitale pour les structures de création et de diffusion de l'art contemporain de se tourner vers le secteur privé pour y chercher de nouveaux partenariats, en laissant de côté certains préjugés et réticences amplement compréhensibles. Pour ce deuxième volet 2012, il s'agissait d'aller plus loin dans la réflexion et l'approche du mariage du privé et du public en matière d'art contemporain. L'une des ambitions du colloque était de présenter ce lien privé/public, central dans l'aventure de Marseille 2013, Capitale Européenne de la culture, son président étant aussi celui de la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Marseille. Le titre « l'art contemporain, une industrie culturelle ? » rappelait directement le volet industrie du lieu accueillant l'événement ainsi que le rôle prépondérant de la Chambre de Commerce et de l'Industrie dans la candidature et l'aventure de MP2013. Dès le départ la collusion du secteur privé avec la politique publique que constitue

une capitale européenne de la Culture fut évidente pour le cas marseillais. Ainsi, sur un projet d'une durée de sept ans dont le budget final devrait avoisiner les 100 millions d'euros, (contre 68 pour Lille, en 2004), le privé est le premier investisseur avec un apport global de 15 millions d'euros quand la ville de Marseille, deuxième investisseur, participe légèrement moins que 15 millions d'euros. Les cinq investisseurs principaux pour ce secteur privé sont Eurocopter, Orange, EDF, le Groupe La Poste et la Société Marseillaise de Crédit, qui participent à hauteur d'un million et demi chacun environ. Les entreprises plus petites investissent de 500 000 à 50 000 euros, notamment à travers l'initiative des Ateliers de l'Europe méditerranéenne.

Force est donc de constater que le privé s'intéresse de près à la politique culturelle et fait un effort colossal pour s'investir dans l'aventure. Maintenant, qu'en est-il de ses attentes quant aux retombées économiques espérées, souhaitées, d'un événement tel qu'une capitale européenne de la culture? Se peut-il qu'il s'agisse d'une aide désintéressée apportée à un pays, une ville, une région? Lorsqu'on parle de partenariat public-privé, on se heurte souvent à de vives réticences. Les nouvelles puis-

sances émergentes que sont la Chine ou les pays du Golfe ont des visions radicalement différentes qui permettent l'écllosion d'événements, de lieux, d'effervescence artistique qui démontrent que de cette « hybridité » privé/public peut émerger une politique culturelle.

Hanru Hou, commissaire indépendant, directeur la Biennale d'Istanbul, et de celle de Sao Paulo, était venu évoquer cette notion d'hybridité, de fusion des frontières entre le secteur privé et le secteur public. À travers l'exemple de la Biennale d'Istanbul, créée par une société privée qui a fait office jusqu'à maintenant en Turquie, de véritable Ministère de la Culture, quand le gouvernement politique dédaignait l'art contemporain, il a montré comment dans un pays aussi riche culturellement, le secteur privé faisait vivre l'art en créant un événement durable, de qualité et qui respectait la liberté du discours artistique. Aujourd'hui, Istanbul est considéré dans le monde de l'art contemporain comme un lieu incontournable pour l'émulation et la création contemporaine. Désormais les pouvoirs publics semblent prêts à s'investir dans l'événement qui n'aurait jamais vu le jour sans une institution culturelle privée.

Et puis il y a eu l'exemple de la Triennale de Guangzhou, en Chine, créé en 2004, et qui préparait le terrain à un événement culturel de plus grande ampleur. Un laboratoire d'idées fut mis en place, lieu de rencontre, d'émulation artistique où des artistes, architectes, critiques d'art furent invités à agir, à créer. C'est dans ce cadre qu'on peut remarquer une aventure riche en péripéties et en enseignements: Rem Koolhaas ayant développé un partenariat avec un entrepreneur de la région, il fut invité à créer un petit musée au sein d'un parc d'immeuble contenant des résidences de haut standing. Il s'agissait de construire le musée au centre, dans un parc fermé et destiné aux seuls habitants de ces appartements haut de gamme. Koolhaas refusa. À ses yeux, créer un lieu pour l'art devait se faire avec un accès pour tous. Une solution fut finalement trouvée : le musée fut inséré dans une des façades donnant sur la rue, avec au sommet de l'immeuble deux lieux reliés par un pont.

Paula Aisemberg, directrice de la Maison Rouge à Paris, était venue présenter la fondation d'art contemporain créé par Antoine de Galbert, collectionneur atypique et passionné. Il s'agit là d'une initiative presque unique d'un collectionneur qui, à un moment de son parcours de galeriste grenoblois, décide de se lancer dans un nouveau défi. Dès le

départ, comme le raconte sa directrice, il était clair, qu'il ne voulait pas exposer sa propre collection. Il s'agissait de créer un lieu de diffusion de l'art contemporain, un lieu de rencontre entre le public et les œuvres d'art. Avec une spécificité dans la programmation, il s'agissait de mettre en place un rendez-vous récurrent avec l'exposition d'une collection particulière unique (récemment « Mémoire du futur, la collection Olbricht »). La Maison Rouge, par ses partenariats avec Le Centre Pompidou, a prouvé son importance en tant qu'acteur culturel en France et à Paris. Elle a été déclarée d'utilité publique et s'est regroupée avec d'autres institutions européennes privées, elles-aussi d'utilité publique, en un groupement culturel, FACE. Leur première exposition commune «Les recherches d'un chien» a fait un tour d'Europe particulièrement remarqué. Paula Aisemberg met en avant la très grande liberté d'une telle institution d'art contemporain du fait de son indépendance financière. Son budget annuel, de l'ordre de 1,8 millions d'euros lui permet de mettre en place trois grands événements chaque année.

Il est intéressant de voir que dans notre pays, à l'heure des coupes budgétaires dans la culture, de véritables initiatives de politiques culturelles proviennent du secteur privé. Le seul choix de survie pour un certain nombre de petites

structures, semble être de se tourner vers l'investissement privé, tant les budgets permettent à peine le fonctionnement et ne financent pratiquement plus de réalisations d'œuvres originales. La vitalité même de notre création artistique est compromise si l'Etat se détourne des projets innovants et des jeunes artistes. Cela est particulièrement vrai pour le tissu culturel marseillais porté à bout de bras par les associations d'art.

Colette Barbier était venue parler de la Fondation Ricard et du Prix Ricard. On a vu ces dix dernières années, se multiplier la création de Fondations (Lacoste, Cartier, Vuitton etc) et de Prix récompensant les artistes ou les œuvres d'art contemporain. Il s'agit pour certains de soigner leur image, pour d'autres d'investissements juteux, ou encore de défendre un engagement artistique. Si les enjeux sont réels et élevés, les ventes d'œuvres ayant atteint des valeurs records durant et depuis la «crise», l'alliance de l'investisseur privé et de l'art contemporain peut néanmoins s'avérer périlleuse pour la liberté d'expression de l'artiste et des institutions culturelles. Ainsi, l'année dernière, on a vu une artiste palestinienne évincée du Prix de photographie Lacoste du Musée de l'Élysée, en Suisse, sous la pression de la Fondation Lacoste, partenaire privé et financeur du prix et de l'institution. Son œuvre, jugée trop

politique par le conseil de la Fondation fut purement et simplement retirée du catalogue. Le scandale a abouti à la rupture du partenariat entre le Musée de l'Élysée et Lacoste, se soldant par la disparition du Prix Lacoste.

Mais il y a bien sûr des partenariats heureux. Ainsi, le Prix Ricard récompense chaque année un(e) artiste contemporain(e) vivant en France, et donne lieu à une exposition au Centre George Pompidou, puis à l'entrée de l'œuvre dans la collection du musée. Il s'agit ici d'un véritable atout et d'une mise ne valeur de choix pour l'artiste lauréat. C'est aussi un soutien à l'enrichissement des collections, effort parfois difficile pour certaines institutions.

M.-L.R..

28/06/2012 – 01/07/2012  
2<sup>ème</sup> édition du Festival International  
du Livre d'Art et du Film - FILAF  
Perpignan

**Perpignan n'est pas uniquement une ville catalane, c'est aussi une scène culturelle qui s'enrichit considérablement depuis deux ans grâce au déroulement du Festival International du Livre d'Art et du Film.**

Le FILAF en est à sa deuxième édition cette année, et sa programmation s'annonce d'une richesse impressionnante. Cet événement qui consiste à présenter une sélection des meilleures parutions de livres et films sur l'art et à en élire et récompenser trois pour leur qualité grâce à la réunion d'un jury de qualité. Cette année, 13 livres et 9 films seront examinés par le directeur du Musée d'art Moderne de la Ville de Paris Fabrice Hergott, le collectionneur Guillaume Houzé, le photographe, producteur et réalisateur Pierre Thoretton, et Xavier Cannone, Directeur musée de la Photographie de Charleroi en Belgique.

Des conférences seront tenues par auteurs, réalisateurs, artistes et critiques d'art qui font partie intégrante de la scène culturelle française contemporaine, et qui participent à sa qualité. On retrouvera ainsi une conférence de la sociologue Nathalie Heinich sur la visibilité des techniques artistiques, ou encore Catherine Millet pour une intervention sur son dernier livre *De Artpress à Catherine Millet*, paru l'année dernière, qui retrace l'histoire du magazine Artpress dont elle est la fondatrice et l'actuelle directrice de rédaction. Une programmation qui s'annonce donc chargée et riche en belles découvertes et qui attend le curieux au tournant en lui proposant des thèmes artistiques très variés mais toujours singuliers et de grandes qualités.

C.P.

# Vers les lieux

## **Centre d'Art du Château La Coste**

2750 Route de la Cride  
13610 Le Puy Sainte Réparade  
[www.chateau-la-coste.com](http://www.chateau-la-coste.com)  
Tours les jours, de 10 h à 19 h.

## **Galerie des Grands Bains Douches de la Plaine – Art Cade**

35b rue de la Bibliothèque, Marseille  
[www.art-cade.org](http://www.art-cade.org)  
Mardi au samedi de 15h à 19h

## **LAME -Lieux Arts Méditerranée Europe**

81 rue St Jacques – 130006 Marseille  
<http://www.galerielame.com>  
Mercredi au samedi / 15h – 19h

## **La Traverse / Les Ateliers de l'image**

28-38 rue Henri Tasso 13002 Mar-  
seille  
<http://www.ateliers-image.fr>  
Mardi au samedi de 15h00 à 19h00

## **FILAF - Perpignan :**

<http://www.filaf.com/>  
Cinéma Le Castillet  
1, bd Wilson 66000 Perpignan  
Ouvert de 11h à 24h

## **Centro Español**

26 Rue Jeanne d'Arc 66000 Perpignan  
Ouvert de 11h à 18h

Ex-situ, sixième année, 12ème numéro toujours gratuit

Comité de rédaction :

Jean Fournier ; Virginie Gaillat; Charlotte Parini ; Marie-lumir Roche ; Pauline Ruiz ; Piera Simon; Margot Taupin; Émilie Walsh.

Contacts :

[ex-situ@hotmail.fr](mailto:ex-situ@hotmail.fr)  
*n'hésitez pas à nous contacter pour rejoindre l'équipe à la rentrée prochaine !*

Mise en page :

Aldric Mathieu, d'après une proposition de Pauline Rivière et Gwendal Sartre

Adresse :

Courant d'art, Université de Provence,  
bureau B079, 29 av. Robert Schumann,  
13621 Aix en Provence Cedex 1.

Directeur de rédaction :

Aldric Mathieu

Ex-Situ est une activité de l'association Courant d'art. L'association a été créée en novembre 2002 au sein de l'Université de Provence par des étudiants en Histoire de l'Art dans le but de favoriser l'information, la communication et les échanges entre étudiants, et ce par le biais de manifestations culturelles régionales et nationales.

Association Courant d'Art

Présidente : **Viginie Gaillat**  
[courantdart@hotmail.com](mailto:courantdart@hotmail.com)

Local B072



COURANT D'ART

Ex-situ est soutenu par



---

GRATUIT  
EX-SITU- ETE 2012